

Amaleena DAMLÉ, éd., Gill RYE, collab., *Aventures et expériences littéraires. Écritures des femmes en France au début du vingt-et-unième siècle*

Amsterdam, Rodopi, coll. Faux titre, 2014, 336 pages

Monique Jucquois-Delpierre



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10148>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.10148](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10148)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2015

Pagination : 284-287

ISBN : 9782814302716

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Monique Jucquois-Delpierre, « Amaleena DAMLÉ, éd., Gill RYE, collab., *Aventures et expériences littéraires. Écritures des femmes en France au début du vingt-et-unième siècle* », *Questions de communication* [En ligne], 28 | 2015, mis en ligne le 31 décembre 2015, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10148> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10148>

Tous droits réservés

les nommaient, alors que l'on attendrait plutôt une argumentation scientifique étayée justifiant, par exemple, le recours en lexicographie aux nouvelles technologies, que ce soit pour la numérisation des dictionnaires anciens (p. 42) ou pour l'élaboration de dictionnaires électroniques. Mais c'est probablement en ce défaut que cet ouvrage peut gagner son public, mettant à disposition de chacun de nombreuses citations, des références et toute une panoplie d'idées courantes sur le lexique, la lexicographie, la dictionnaire, la métalexigraphie, aisément réutilisables dans des discours ou conversations de bon ton et bon aloi...

Toutefois, derrière le souffle poétique du discours, est-ce là ce qu'un praticien des dictionnaires du passé et du présent attend pour envisager l'avenir : « Le lexique tend alors à sortir de la cage de l'entrée. Il veut énoncer, donner des sèmes pertinents, dans une séquence de sens. Et toutefois la vérité s'éloigne, se remplit de redondances, répétitions et classements, dans le brouillard du sens lui-même. La langue retrouve son souffle, sa puissance immémoriale et anonyme » (p. 26). Ou encore : « Le dictionnaire de l'avenir tiendra à ses rêves et à sa structure logique, il bricolera et donnera des réponses claires, sera une "œuvre d'art" (Alain Rey) et le texte par excellence du métalangage. Il sera autonome, d'après les thèses de Josette Rey-Debove, en s'ouvrant sur la fenêtre du monde. N'est-il pas un texte du bonheur ? Œuvre du progrès, fils de l'informatique et de l'ancien bureau de travail, vigilant de la langue et terre de poésie, soldat du mot juste et du rêve, il dynamisera "des perspectives fécondes" (Jean Pruvost), par ses racines dans les structures de la langue et dans ses ouvertures culturelles » (p. 75). La réponse est évidemment négative dans le cadre d'une approche sémio-linguistique. Et on peut le regretter. Elle serait plus nuancée dans le cadre d'une étude faisant moins référence à des critères scientifiques. En effet, si, au fil des pages, on relève plusieurs occurrences de l'expression « science des dictionnaires », on peut à bon droit s'étonner du peu de présence d'une notion et d'un terme infrangiblement liés à toute réflexion sur les pratiques scientifiques. Les auteurs peuvent évoquer « de sérieux problèmes de validation de l'information » (p. 40) mise à disposition des lexicographes, mais l'expression *contexte épistémologique* n'apparaît qu'une fois (p. 44) et à partir seulement d'une référence aux travaux d'Alain Rey ; de même, le substantif *épistémologie* n'apparaît lui aussi qu'une seule fois (p. 56), à nouveau en référence à Alain Rey. Il est vrai que cet auteur plaide en faveur d'une lexicographie proche de l'artisanat « qui est un merveilleux "art transcendant" » (p. 56), et l'on voit bien par là que le souci d'étudier de manière critique

la méthode scientifique et les formes logiques de la confection des dictionnaires, sous quelque forme qu'ils se présentent, papier ou électronique, ne constitue pas un objet véritablement digne d'intérêt dans une perspective humaniste.

Alors, acceptons, certes, de laisser aux auteurs la possibilité de croire en cet humanisme, mais n'oublions pas que s'il est, demain, une science du dictionnaire, celle-ci ne peut pas et ne pourra pas faire l'économie d'une réflexion approfondie sur les conditions contemporaines de confection de cet *outil* qui, à partir de « dictionnaires », exemples et citations, prétend faire advenir la langue comme un objet clos et normalisé, tandis que la créativité lexicale, à toutes les époques impossible à saisir dans sa dynamique sans fin, ne cesse d'en repousser les limites et d'en contester les standards. Si les dictionnaires du passé et du présent étaient déjà fortement liés à une utopie holiste, on peut se demander si les dictionnaires de l'avenir tiendront toujours à leurs « rêves » (p. 75), auquel cas, d'hier à demain, l'entreprise de dictionnaire n'aura cessé de produire d'innombrables et récurrents... *fictionnaires*.

Jacques-Philippe Saint-Gerand

CeReS, université de Limoges, F-87000
jacques-philippe.saint-gerand@unilim.fr

Amaleena DAMLÉ, éd., Gill RYE, collab., *Aventures et expériences littéraires. Écritures des femmes en France au début du vingt-et-unième siècle*

Amsterdam, Rodopi, 2014, coll. Faux titre, 336 pages

Il serait impardonnable de passer sous silence les études personnelles et rigoureuses, réunies et éditées par Amaleena Damlé avec la collaboration de Gill Rye. Cette note courte renvoie à une analyse plus longue facilement accessible sur la toile (accès : <https://www2.hhu.de/jucquois/publikation.php>). Car rédiger une « note de lecture » sur ce livre attachant, c'était forcément se lancer dans une suite de lectures ou relectures d'écrivaines originales, passionnantes, qui interpellent par leur manière nouvelle d'appréhender l'Histoire, les gens, les choses et les événements. C'était vouloir avec les auteures d'*Aventures et expériences littéraires* ressentir et repenser la vie et la société sous des angles auxquels une littérature plus traditionnelle ne nous avait pas habitués.

Selon les éditrices, il s'agirait des *Écritures des femmes en France au début du vingt-et-unième siècle*. Ce siècle commençant à peine, peut-être faudrait-il parler d'écriture *DE* femmes et pas *DES* femmes. En effet, certaines auteures comme Fred Vargas manquent à

l'appel. Mais le genre « policier » n'a-t-il pas toujours été négligé par la critique littéraire malgré la présence difficile à éluder d'Agatha Christie ou du père de Maigret ? Il est vrai aussi que toutes les écrivaines analysées dans l'ouvrage en imposent par une vision et une écriture personnelles qui permettent « d'explorer, à travers la littérature, la construction (et la déconstruction) de l'identité féminine, les relations changeantes (familiales, sexuelles) entre soi et autre, et les questions culturelles, sociales et politiques auxquelles les femmes sont confrontées dans la particularité de la société française actuelle » (p. 7). Amaleena Damlé et Gill Rye ont voulu consacrer l'ouvrage à des « aventures » les unes plus autobiographiques (pp. 19-141), les autres plus largement sociales, politiques et philosophiques (pp. 143-282), sans que dans aucune de ces deux parties, la part d'expériences personnelles ou collectives, de dynamique créatrice et d'originalité littéraire ne soient absentes.

À cet égard, l'une des écrivaines les plus extraordinaires est sans doute Annie Ernaux à laquelle deux chapitres sont consacrés : « *Les Années*, une "autobiographie collective" » par Isabelle Charpentier (pp. 75-92) et le chapitre de Fabien Arribert-Narce consacré à l'examen de « l'écriture photo-socio-biographique » d'Annie Ernaux, « une écriture de vie, tournée vers le dehors, le témoignage » (pp. 57-74). Annie Ernaux introduit aussi le livre par le biais de la première citation du premier article par ailleurs consacré à Christine Angot, « La singlerie de l'écrivain, au-delà du leurre de l'identité », signé par Anne-Marie Picard (pp. 21-37). Celle-ci y reprend la réflexion d'Annie Ernaux sur son histoire littéraire en expliquant que « les formes narratives choisies ou plutôt qui se présentent aux femmes aujourd'hui racontent l'histoire littéraire de la deuxième moitié du vingtième siècle mais aussi la venue des femmes à la liberté. La « terrible liberté » dans les formes d'écriture d'aujourd'hui retrace parallèlement l'advenue des femmes à une autonomie de sujets » (pp. 21-22).

De nombreux articles ou chapitres du livre sont une occasion pour leurs auteurs d'étudier des formes littéraires, des concepts, événements ou phénomènes sociaux qui leur sont personnels ou qu'ils ou elles se sont appropriés.

Laureline Amanieux a choisi de repenser le roman *Personne* (Paris, Mercure de France, 2009) de Gwenaëlle Aubry (pp. 93-106) en le recadrant dans un type de narration, « le récit siamois » (p. 93) et des formes de narrativité d'après Paul Ricœur (p. 96). Le chapitre d'Amaleena Damlé, « "Multiple et changeante" : amour, connaissance et fragilité dans *Nos baisers sont*

des adieux » (pp. 125-141), étudie une évolution de l'amour et de sa philosophie avec Judith Butler et Alain Badiou (pp. 129 sqq.) dans le « collage de fragments » de Nina Bouraoui (p. 129). Lori Saint-Martin signe le chapitre consacré aux liens familiaux, « Le rapport frère-sœur comme signe de la mixité dans le roman français contemporain des femmes » (pp. 177-194). Ce texte est aussi remarquable par sa systématique que dramatique dans ses conclusions : « Mort et mort encore, silences, fuites, trahisons, ravages. Le corps à corps frère-sœur se révèle avec une fréquence surprenante, incestueux ou violent, parfois les deux à la fois. Comme si la bonne distance était impossible à trouver et la solidarité, hors d'attente » (p. 194). Dans sa contribution, « *Ciel mon mari ! Le conjugal chez Catherine Cusset, Agnès Desarthe et Alice Ferney* » (pp. 161-176), France Grenaudier-Klijn réunit trois romans pour rendre compte de la conjugalité et du mariage dans la société (du *care*) : *Un brillant avenir* de Catherine Cusset (Paris, Gallimard, 2008) ; « *Mangez-moi* » d'Agnès Desarthe (Paris, Éd. L'Olivier, 2006) ; et *Paradis conjugal* d'Alice Ferney (Paris, A. Michel, 2008). France Grenaudier-Klijn écrit qu'elles « parviennent » toutes trois « à une relecture et une réécriture originales de la thématique matrimoniale. Entre l'amour-passion fondé sur la satisfaction personnelle et l'autonomie individuelle, et l'amour-don basé sur la présence de l'autre et l'élan désintéressé, elles cherchent à cerner l'évolution de l'ego conjugal, en insistant sur la responsabilité dévolue à chacun des partenaires et en privilégiant la volition » (p. 167).

Un phénomène social violent lié à la sexualité fait l'objet du chapitre de Virginie Sauzon, « *Ni victime ni coupable : Virginie Despentes, de la pratique littéraire à la théorie* » (pp. 145-159). Elle ouvre la seconde partie, qui met l'accent sur le social, le politique et/ou le philosophique.

Le corps est « la clé de voûte des rapports humains dans l'œuvre de Detambel particulièrement dans son étude de la sénescence », rapporte Cécilia Gil (p. 210). Celle-ci explore « les multiples fractures de la vieillesse », comment Régine Detambel (pp. 195-211) « écrit la vieillesse » dans *Le Syndrome de Diogène. Éloge des vieillesse* (Arles, Éd. Actes Sud, 2007) ou dans ces romans *Noces de chène* (Paris, Gallimard, 2008), sorte de « Philémon et Baucis » des temps modernes, *Mésanges* (Paris, Gallimard, 2003) et *Le Long Séjour* (Paris, Julliard, 1991).

Un autre concept, « l'étrangeté », préoccupe trois écrivaines de l'immigration, Natacha Appanah, Fatou Diome et Sumana Sinha dont Alison Rice (pp. 213-229)

qui nous fait apprécier la réflexion à la lumière des écrits de Julia Kristeva, *Étrangers à nous-mêmes* (Paris, Fayard 1988). Le concept d'« identité » est étudié par presque chaque auteur, mais mieux que *personne* par Gwenaëlle Aubry qui termine ainsi son roman : « Mon père n'était pas comme les autres, il était les autres » ; « Peut-être a-t-il trouvé, dans le désert blanc de la mort, ce que depuis toujours il cherchait : le droit enfin de ne plus être quelqu'un ? » (Amanieux, p. 100 ; Aubry, *Personne*, Paris, Mercure de France, 2009, p. 159)

L'humain et le surnaturel ou le magique s'analysent notamment chez Thangam Ravindranathan dans « Le destin secret de la chair : réflexions sur deux récits de Marie NDiaye » (pp. 251-266). Elle cite Emmanuel Levinas et son texte émouvant, *Nom d'un chien ou le droit naturel* (p. 256). La fin et la finalité sont laissées à Marinella Termitte (pp. 267-282) qui « identifie les contours de la fin » « de Michèle Desbordes à Céline Minard » en s'appuyant « sur un sens si évanouissant et multiforme comme le goût », « *Le goût de la fin* » (pp. 267-268). En effet, elle s'aperçoit que « dans les pratiques actuelles, la notion de fin doit faire face au virtuel qui brise tout cadre et toute limite au nom du possible » (p. 267).

De nombreux textes étudiés sont des autobiographies, que cela soit dans la première ou la seconde partie. *Le Cri du sablier* de Chloé Delaume (Tours, Farrago/L. Scheer, 2001) est une autofiction, un drame sanglant, raconté à la première personne au rythme spécifique et envoûtant (pp. 39-56). L'écrivaine, que cela soit Annie Ernaux, Chloé Delaume, Catherine Cusset ou Virginie Despentes, engage sa personne et son identité imbriquées dans une société qu'elle décrit consciemment ou non. Même dans le fantaisiste « *Pétroleum* » (Paris, Denoël, 2004), « une mythopoésis postcoloniale » (pp. 231-249), on trouve des éléments de la biographie de son auteure, Bessora. Marie Carrière en propose une analyse qui se veut double : celle d'une « historiographie postcoloniale » en même temps que « récit mythique » d'abord ; celle, ensuite, d'une critique du néocolonialisme et d'une perspective féministe (p. 236). Médée et la « sirène-déesse Mamiwata, figure à la fois de bienséance et de destruction », donnent un souffle mythique à l'histoire du Gabon et de sa multinationale pétrolière, liée aux origines et à la vie de Bessora (p. 231).

De nombreuses études psychanalysent en quelque sorte les auteures : Anne-Marie Picard analyse Christine Angot ou Chloé Delaume (pp. 25, 29, 31, 35) ; Thangam Ravindranathan (pp. 251-266), Marie NDiaye, sa soit de reconnaissance et sa peur du chien qui marque la

frontière entre l'humain et l'inhumain (*Ladivine*, Paris, Gallimard, 2013 ; « *En famille* » Paris, Éd. de Minuit, 1990) ; Catherine Rodgers « psychanalyse » la relation de Nathalie Rheims avec son père en plaçant dans un rapport de cause à effet le « Silence du père, écriture de la fille dans *Les Fleurs du silence* » (pp. 107-123). Valérie Dusailant-Fernandes montre comment Chloé Delaume « déroute le lecteur par ses procédés stylistiques dans *Le Cri du sablier* » (pp. 39-56). Celle-ci se décrit elle-même comme « personnage secondaire d'une fiction familiale et figurante passive de la fiction collective » (Picard, p. 25 ; Chloé Delaume, *S'écrire mode d'emploi*, Toulouse, Publie.net, 2008). *Le Cri du sablier*, au rythme spécifique et envoûtant, est une autofiction qui, racontée à la première personne, délivre l'auteure d'un drame sanglant.

On pourrait mettre en écho des textes de nombreuses écrivaines étudiées. Dans *Baise-moi*, (Paris, J'ai lu, [1994] 2012, p. 176), Virginie Despentes raconte : « Ça me fait penser au conte de la petite sirène. L'impression d'avoir consenti un énorme sacrifice pour avoir des jambes et te mêler aux autres. Et chaque pas est une douleur intolérable. Ce que les autres font avec une facilité déconcertante te demande des efforts incroyables ». Et Nina Bouraoui enchaîne peut-être dans *Nos baisers sont des adieux* (p. 154, Paris, J'ai lu, 2012) : « Il (Julien) voulait être comme les autres, même si nous ne savions pas qui étaient les autres, de quoi ils étaient faits (remords, espérances), ne sachant pas qui nous étions nous-mêmes vraiment ».

Notre compte rendu complet accompagne les auteurs de chaque article de même que les écrivaines auxquelles toutes et tous rendent hommage à leur façon (accès : <https://www2.hhu.de/jucquois/publikation.php>). Dans son introduction (pp. 5-18), Amaleena Damlé avait déjà repris chaque auteur en montrant les chemins suivis par son livre et celui de sa coéditrice.

On abandonne à regret ce livre qui en contient beaucoup d'autres. Il est suivi d'une bibliographie complète (pp. 283-307) qui reprend l'ensemble des auteurs, œuvres primaires et secondaires. En toute fin, on a la joie d'y trouver un index fort riche et précis, inespéré dans ce genre d'ouvrage (pp. 315-333). Il montre que les contributeurs, répertoriés à la suite de la liste bibliographique (pp. 309-314), ont travaillé en réelle harmonie. L'ouvrage est très bien construit, chaque contribution suit un modèle de structure similaire et le lecteur ne se perd en rien dans la multiplicité des auteurs étudiés. De manière systématique, on trouve résumées, introduction, questions de recherche et conclusion.

Rédiger une note sur toutes ces lectures conduisait à étudier qui embrassait toute une population d'auteurs, de journalistes, de lecteurs, dans un labyrinthe sans fin où se perdre est délicieux. La richesse d'*Aventures et expériences littéraires* n'a d'égale que celle des nombreuses auteures aux talents et expériences multiples dont l'ouvrage se nourrit. Aussi cette étude est-elle un petit bijou. Marie-Laure Delorme disait, elle aussi, dans *Le Journal du Dimanche*, en parlant du nouveau roman de l'une des écrivaines analysées dans cette étude, Virginie Despentes : « On peut faire tourner *Vernon Subutex* entre ses doigts comme une pierre précieuse changeant de couleur à la lumière du jour » (accès : <http://www.grasset.fr/vernon-subutex-2-9782246857365>)

Ces écrivaines échapperont-elles au temps ? Pourquoi ne pas croire à la suggestion de Régine Detambel (*Opéra sérieux*, Arles, Actes Sud, [2012] 2014, p. 73) : « On dit que, vers minuit, il se fait une fente minuscule entre le jour qui finit et celui qui commence, et qu'une personne très agile qui parviendrait à s'y glisser sortirait du temps et trouverait un royaume où seraient amassées toutes les choses qu'elle a perdues, aussi bien des poupées que des petits chats »...

Monique Jucquois-Delpierre

Université Heinrich Heine, Düsseldorf, D-40225
juquois@uni-duesseldorf.de

Pascal DAUVIN, *La Communication des collectivités locales. L'ambivalence politique*

Paris, Éd. L'Harmattan/Pepper, coll. Communication, politique, et société, 2015, 174 pages

Que ce soient les bulletins municipaux, avec une évolution vers une formule *city news*, sous impulsion de professionnels de la communication entrés en politique, tels Dominique Baudis à Toulouse ou Alain Carignon à Grenoble notamment, les logos régionaux comme ceux de la Bretagne et de l'Île-de-France ou encore les gestes de quête de légitimité des communicants de collectivités territoriales, les terrains servant de plates-bandes à la communication des collectivités locales n'ont cessé de s'étendre et de se multiplier depuis la professionnalisation de la communication et son rôle de plus en plus déterminant dans le fonctionnement et le développement de la société contemporaine, comme l'a déjà constaté Bernard Miège (*La Société conquise par la communication*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1989).

Considérée comme une des chevilles ouvrières de l'organisation sociétale jusque dans les petites agglomérations, la communication des collectivités locales est pratique et processus dans lesquels se croisent local et communication autour de l'administration de la cité. Elle est appréhendée dans ses relations avec d'autres niveaux de l'action publique pensée, met en branle les transformations de l'action publique traduite, cette fois, sous l'angle des dynamiques managériales au niveau des collectivités territoriales (p. 32) et pose la question du lien entre le développement de la communication des institutions et les nouvelles modalités de prise en charge de l'intérêt général, selon Sarah Labelle et Claire Oger (« Les institutions culturelles publiques à l'épreuve de la gouvernance : communication et reconfiguration politique », pp. 147-160, in : Aldrin P., Hubé N., Ollivier-Yaniv C., Utard J.-M., dirs, *Les Mondes de la communication publique. Légitimation et fabrique symbolique du politique*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014) qui émettent l'hypothèse selon laquelle l'intérêt général, du fait des contraintes ou de choix budgétaires et managériaux, n'est plus l'exclusivité de l'administration et des services publics.

Aujourd'hui, penser la communication des collectivités locales suppose une triple caractéristique. D'abord, être un objet en soi dont on peut faire un découpage fictif. Ensuite, être une activité à appréhender dans ses relations avec d'autres niveaux d'activités territoriales, quitte à la projeter dans des catégories imposées par l'État. Enfin, être une instance organisatrice et productrice de valeur ajoutée, qui vient affirmer, à partir de l'exemple de la culture, que la place croissante accordée aux acteurs non étatiques redessine les contours du politique. Cela rappelle les travaux de Sarah Labelle et Claire Oger (*ibid.*) sur la communication des institutions publiques, en essayant de montrer comment les discours et l'organisation matérielle des sites web d'instances locales sont enchâssés dans des logiques nationales et internationales intéressant des institutions publiques et privées. Aussi cela corrobore-t-il le fait que les pouvoirs publics imposent des cadrages incitant à penser le territoire en termes de partenariat avec le secteur marchand et à légitimer la culture en termes de créativité économique, de sorte que l'échelon local devienne le lieu de valorisation d'une gouvernance associant acteurs publics, opérateurs privés et différentes figures de l'usager en tant que consommateur, citoyen, habitant, administré notamment.